

LA PHILOSOPHIE C'EST L'UNITÉ MORALE.

Allocution de LORENZO MICHELANGELO BILLIA.

Dans certains organismes si on parvint à isoler certaines parties ou du moins à réduire sans la détruire entièrement l'action du centre principal, on arrive à établir deux ou plusieurs centres divers et quelque fois ennemis. Telle est dans les organismes inférieurs la mode ordinaire de propagation ; dans les organismes supérieurs c'est un cas de désordre, de dégénérescence, de dissolution. La philosophie elle aussi est un organisme ; bien souvent on a établi et développé dans son sein des centres qui se détachaient de l'unité principale. Ce sont les systèmes. Nous laissons volontiers à un monde qui a peu à faire avec la philosophie les vieilles querelles et les vieilles railleries contre les systèmes. Le système est une nécessité mentale, se passer de système serait se passer de penser. Mais si d'un côté le système est la manière d'apprendre et d'envisager l'objet de l'esprit, d'autre côté la plus grande partie des systèmes a été exclusive et elle a conduit les hommes à ignorer bien de choses utiles et à fausser ou oublier la conscience de la véritable unité. Un esprit profond a dit que tous les systèmes sont vrais dans ce qu'ils affirment et ils sont faux dans ce qu'ils nient. Il y a des systèmes qui s'éloignent de plus de l'unité tels que l'évolutionnisme et le matérialisme, bien qu'il leur soit impossible de s'en passer entièrement. Les esprits les plus élevés et plus profonds ont toujours essayé ou suivi des systèmes compréhensifs ; cependant bien que chaque système ait la prétention d'égaliser l'être, on a toujours une conscience plus ou moins claire ou un soupçon confus de quelque chose qui est au delà du système ; de là vient que chaque système a son opposé et on a essayé d'expliquer l'histoire de la philosophie par une suite de réactions, par thèse, antithèse et synthèse. Matérialisme et spiritualisme, idéalisme et réalisme, ontologisme et positivisme contiennent chacun une affirmation et une négation : chaque système affirme que

c'est lui qui contienne l'explication universelle: et il nie son contraire et lui refuse toute valeur explicative. Cette négation est tout-à-fait nécessaire à l'existence d'un système. Mais une nouvelle et plus intéressante opposition entre systèmes vient d'éclater de nos jours: la réduction de l'esprit et de l'être à la volonté et à l'action, opposée au système, où si l'on veut, aux systèmes qui réduisent tout à la pensée, à la connaissance ou bien à une réalité qui est toujours conçue comme l'objet d'une théorie et partant déterminée par des lois fixes, qui en fin de compte ne sont autre chose que de la pensée. On vient nous dire: Détrompez vous: l'idée n'est rien, l'action est tout: ou si l'idée est quelque chose, c'est parcequ'elle vient de la volonté. L'idéalisme nous dit: La pensée est tout: et tout est dans la pensée: rien n'est en dehors de la pensée: le problème et la théorie de la connaissance ne sont pas un problème et une théorie de philosophie: ce sont le problème et la théorie de la philosophie: c'est toute la philosophie: parler de quelque chose d'inconnu qui maintenant existe est une naïve contradiction: être et être connu c'est tout à fait la même chose: pas d'être hors de la pensée, pas de pensée hors de l'être.¹ Rien ne se peut entendre que l'être ou les déterminations de l'être: donc tout ce qui arrive est déterminé préalablement et nécessairement en des raisons d'être: la vie, l'organisation de la matière, les fonctions animales, l'histoire, tout est déterminé: si quelqu'un agit de telle ou telle façon, ce sont les motifs, les connaissances, les appréciations, les degrés de développement intellectuel.

Contre cette vue qui paraît l'unique et la fondamentale l'autre s'est levée: La volonté est tout. Elle n'est pas seulement ce que ses adversaires nient, mais aussi ce que nombre de ses amis n'ont jamais soupçonné: elle n'est pas quelque chose dans la totalité: elle est tout: elle n'est pas quelque chose du moi: elle est le moi: elle n'est pas seulement quelque chose de l'être et dans l'être et par l'être: elle est l'être et l'être n'est qu'elle et que par elle. La faute n'est pas seulement aux matérialistes, aux sensualistes, aux positivistes qui dans leur morne déterminisme, dans leur monisme acéphale ne laissent plus de place à la volonté; la faute en est encore et avant tout aux idéalistes,

¹ C'est la thèse que j'ai démontré encore une fois dans mon Allocution *L'unité de la philosophie et la théorie de la connaissance* au Congrès du philosophie de Genève.

qui ne lui ont pas decerné la première, qui n'ont pas vu l'étendue de sa valeur, qui ont *négligé la conscience de la volonté*, qui ont bien reconnu une volonté à côté des autres facultés de l'âme; mais en dépendance de l'intelligence; qui ont dit: Nous voulons selon que nous pensons. Et pourquoi ne pas s'apercevoir que nous pensons selon que nous voulons, que l'homme est ce qu'il est et pense ce qu'il pense par la volonté? Le nouvel ordre renversé des facultés ne paraît pas moins bon que l'autre et il semble même donner une raison plus profonde, plus compréhensive du tout. Un ancien a dit que la vraie connaissance est la connaissance par les causes. Voici la cause véritable: la volonté. Ce n'est pas l'intelligence, la pensée, le syllogisme, l'induction non plus, l'observation physique encore moins qui nous donne l'idée de cause; c'est la volonté seule; hors de la volonté il n'y a ni cause ni idée de cause. Et hors de la cause il n'y a rien. Qu'est-ce que la pensée? La représentation¹: or la représentation est une impossibilité foncière hors du moi; et le moi est, avant tout, cause; donc lorsque le moi se représente quelque chose, il agit comme cause: donc, encore, ce qui est représenté: en tant que représenté dépend de la cause qui le représente: donc enfin ce sont les choses qui reçoivent la loi, la forme, l'être de la volonté et non pas la volonté qui vient des choses; dire que ce sont les choses qui règlent et qui font éclore la volonté revient à nier et à abolir la volonté, c'est à dire le principe unique de notre conscience, de notre expérience, de notre être au contraire dire que c'est la volonté qui forme, qui règle les choses c'est reconnaître la véritable réalité aussi-bien en nous que hors de nous. Parcourons toute l'échelle de la pensée: nous n'y trouverons pas un seul degré: perception, jugement, raisonnement où le fond ne soit une appréciation, et ce qui fait l'appréciation c'est le vouloir. Même l'explication mécanique de l'univers est un effort magnifique de la volonté: c'est fixer pas un tour de force contre nature et continué toute l'attention sur la succession régulière, c'est-à-dire sur la représentation deux fois réfléchie des phénomènes en faisant une pénible abstraction de la cause, sans la quelle aucun fait n'est concevable. Qu'est-ce que l'histoire? Un système de causes et effets. La morale, la religion, le droit, l'Etat, la famille, la vie, l'art, le progrès ne sont que

¹ Dans mon petit mémoire *Une illusion de Taine* et ailleurs je crois d'avoir démontré que la théorie de la représentation n'est qu'un gros malentendu.

volonté. Mettons donc l'action non pas à la fin, mais au commencement, et tout s'explique naturellement parcequ'il découle de sa source. Cette direction de l'esprit ayant pour effet de donner plus d'éclat à la volonté, plus de sens de notre être, plus de foi en nous et dans le Principe qui est en nous, pourra seule fournir à l'esprit et à l'éducation le nouveau ressort dont on a tant besoin, éveiller de plus en plus la conscience et ses pouvoirs cachés, battre en brèche les préjugés surannés du déterminisme ; elle pourra nous délivrer de tel esclavage honteux aux desordres doublés de nécessité et aux penchants les plus lâches et les plus abjects qui nous enchainent sous le nom menteur et usé de besoins.

Sous un certain aspect jamais opposition de systèmes ne s'était annoncée si nette, si décidée, si précise, si totale, si complète, si tranchée. Le spiritualisme à la Jules Simon et le matérialisme à la Molleschott, le platonisme et le positivisme qui paraissaient si opposés et qui vraiment s'opposent d'une manière irréductible, ont cependant encore quelque point de contact, quelque chose de commun : ce sont tous des théories, des déterminismes. Le volontarisme la rompe une fois pour toutes avec cette tyrannie de la pensée spéculative qui a renversée et affaiblie la nature humaine en mettant le miroir en dessus de la réalité.

Malgré ses excellentes intentions, malgré les raisons qui pouvaient bien légitimer une réaction contre les excès du déterminisme, je trouve qu'il est bien facile de voir qu'on peut dire de ce système que ce qu'il a de vrai n'est pas nouveau, et ce qu'il a de nouveau n'est pas vrai. Même pour se moquer du syllogisme il a le malheur de s'annoncer et de travailler avec les détestables instruments de la théorie : la critique et le raisonnement. Il est condamné à lutter toujours contre cette contradiction foncière : La volonté est tout : mais la volonté est la volonté de quelque chose. Une volonté sans but est inconcevable : et le but est un objet connu, concevable même hors de la volonté. La volonté est tout : cependant elle est la volonté de produire : si c'est la volonté de produire, ce n'est pas encore produire : toujours un but, un effet conçu d'avance, qui n'est pas encore dans la réalité ; mais, si nous ne voulons pas que l'acte de la volonté tombe à vide, il faut reconnaître que le but est déjà quelque chose dans l'idée. La volonté est tout : mais alors il n'y a pas même quelque chose à vouloir, de lors à quoi

bon vouloir ? La volonté est tout : elle vaut mieux que la pensée. Qui vous l'a dit ? La pensée.¹

Mais si l'on a vite fait de démontrer que les volontaristes et les *actionnaires* se trompent dans leur prétention naïve de renverser les autres systèmes par un système nouveau, on doit aussi reconnaître que leur tendance est une réaction contre un défaut des autres systèmes. Les autres systèmes qui donnent tous un grand relief à la théorie, à l'intelligence, à la science, ont bien souvent oublié l'action, la volonté, le caractère, la loi morale : les uns ont réduit l'ordre moral à ce qui n'est pas moral, comme l'utilité et le plaisir, la force, le fait : les autres ont bien distingué l'ordre moral des autres ordres : mais il ne nous ont rien donné de plus qu'une excellente théorie. Je laisse à ce qu'il y a de plus vulgaire de crier que ça c'est inutile ; mais j'avoue que ça c'est incomplet. La lumière idéale ne nous fait pas seulement voir comment l'action doit être pour obtenir un certain résultat : elle nous oblige, c'est-à-dire elle nous fait voir que nous *devons faire* cela et cela, ou mieux encore que nous devons être cela et cela. La raison bien qu'elle dépasse l'homme phénoménal, doit cependant le pénétrer : rien n'est dans l'homme qui puisse se soustraire à la nécessité morale. Si l'ordre moral peut trouver dans l'expérience quelque confirmation utile pour se faire entendre des enfants entêtés, il n'est pas du tout un résultat de l'adaptation aux circonstances et du calcul : il ne s'est jamais produit par l'application de la chimie ou de la biologie : tout au contraire il est lui même le principe de toute science. Je laisse un monisme du rez des chaussées réduire la curiosité du savant au même genre que celle du concierge et s'expliquer avec la même finesse l'éclosion de la science par les besoins matériels. J'admets que les besoins matériels puissent expliquer à une époque de culture la direction des recherches et la fortune de quelque branche de l'encyclopédie scientifique ; mais non pas l'origine de la science surtout à un âge où l'industrie étant très peu développée, l'investigation scientifique n'avait avec elle aucun contact et représentait plutôt un renoncement. L'origine de la science avec toute l'abnégation et toutes les peines qu'elle importait aux débuts ne peut se trouver que dans le sentiment de l'obligation morale de perfectionner soi-même et les autres, c'est-à-dire de réaliser

¹ Dans l'exposition et la critique du volontarisme j'ai résumé ce qu'il est dit plus largement dans ma brochure *L'idéalisme n'est-il pas chrétien ?*

l'idée. Il y a dans l'être connu une nécessité morale que tout soit fait selon elle et que quelque chose soit fait parcequ'elle le réclame. La théorie sans la pratique devient un monstre : devient un de ces cas que je disais d'isolement et de déchirement violent d'une partie d'un organisme vivant ; mais à l'origine cette séparation n'était même pas possible, parceque la théorie était la pratique et on était dans la pleine réalisation de cette synthèse qui à présent se révèle encore à la réflexion, à savoir que toute connaissance est action, et toute action est connaissance. Mais ici où la philosophie de l'action se justifie comme réaction contre l'insuffisance de la philosophie spéculative, ici se manifeste son défaut et la nécessité d'une conciliation. Donnons sa place à la volonté. Oui. Mais nous avons vu que la volonté est toujours la volonté de quelque chose. P. e. moi, je veux le triomphe de l'idéalisme, et les volontaristes me diront que j'ai tort. Donc de leur aveu il ne suffit pas de vouloir, la valeur de la volonté est dans ce qu'elle veut. La volonté est bonne ou mauvaise selon ce qu'elle veut : et ce qu'elle veut en tant qu'elle le veut ce n'est pas elle qui le pose et encore moins est d'elle qu'il dépend que cela soit bon ou mauvais. C'est la pensée, c'est à dire l'être qui mesure la bonté. Vous direz peut-être que la volonté est bonne en tant qu'elle est forte et qu'elle lutte. Dans ce cas elle est plutôt une bonne volonté que la volonté bonne. Toutes les fois que l'accomplissement de notre devoir nous coûte une lutte nous ne sommes pas encore bons ; la lutte est bonne en tant qu'effort et hommage au bien, mais elle est aussi le signe d'un désordre : nous sommes d'autant meilleurs que l'accomplissement de notre devoir se fait tout seul sans aucune répugnance et sans lutte. Tout comme livrer un combat contre l'envahisseur de notre patrie et de notre maison peut être une chose très bonne comme devoir, mais elle démontre toujours l'existence d'un mal. La lutte de la volonté est une magnifique tragédie sans doute ; mais il n'y a pas de tragédie sans quelque personnage mauvais : ici les personnages mauvais ce sont les motifs faux et égoïstes contre les quels la volonté *doit* lutter pour être bonne ; mais si elle *doit* lutter c'est parceque ces motifs faux qui s'opposent à la justice, à l'acte de reconnaître chaque chose pour ce qu'il est, ont une certaine puissance sur elle-même et sortent d'elle-même. Et cette lutte nécessaire n'est pas pour empêcher un effet ou une action extérieure ; mais la

conscience nous dit que c'est surtout pour empêcher la volonté de devenir mauvaise, pour lui ôter ce qu'elle a de mauvais.

Donc l'idée réclame l'action, l'action n'a de valeur que par l'idée et dans l'idée. Il y a donc une unité foncière. Cette unité foncière considérée en soi c'est l'Être, considérée dans l'homme c'est la Philosophie. On n'est philosophe que dans cette unité et par cette unité. Et voici encore que les deux systèmes qui parassaient les plus opposés: la philosophie de l'action et l'idéalisme, s'accordent dans cette unité qu'on n'aurait jamais du déchirer.

Autre conséquence: quelqu'un a dit que la philosophie n'est pas une science: eh bien, ceux qui ont dit cela ont dit, à leur insu, une belle vérité. Je ne dirai pas que la philosophie n'est pas une science parcequ'elle est *la* science: ce serait encore trop peu: elle n'est pas une science, ni la science, parcequ'elle est plus que la science: elle est l'unité. La philosophie n'est pas non plus une profession: un emploi: on n'est pas philosophe comme on est cordonnier, maçon, ingénieur, négociant, ministre, décretteur, député: la philosophie est surtout et avant tout caractère: c'est l'unité et non seulement la théorie de l'unité. Elle ne dépend d'aucune chose d'ici bas; elle ne reçoit la loi d'aucun pouvoir: elle la donne: elle enseigne et ne reçoit pas de règlements: elle est dans l'esprit, non pas dans l'Université.

Encore un mot. Cette conception nous aide à faire un pas dans l'éternelle question: la vie active ou la vie contemplative, Martha ou Marie? Nous disons: la vie contemplative parcequ'elle est l'unité: la parfaite vie contemplative ce n'est pas la pure théorie: c'est l'amour: nous disons donc Marie.
